

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 23 ET DIMANCHE 24 FÉVRIER 2013



Anne Hébert à sa table de travail au début des années 1960

ANDRÉ LE COZ

Tout Anne Hébert

« Le poète est au monde deux fois »

Toute l'œuvre d'Anne Hébert paraît dans une édition critique en cinq volumes aux Presses de l'Université de Montréal (PUM). Et c'est à travers la poésie que l'important chantier éditorial se donne d'abord à lire.

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

Anne Hébert, qui n'a pas fait d'études poussées, n'avait sans doute pas lu Cicéron. Pourtant, c'est bien le célèbre auteur latin qu'elle paraphrase, un jour de 1945, quand elle écrit à son frère Pierre, alors pensionnaire au collège, qu'on devient écrivain mais qu'on naît poète. Qu'est-ce à dire? Que l'appel de la poésie, l'apparition souvent fulgurante du poème renvoient à une sorte de grâce réservée à quelques-uns? Que cela ne s'apprend pas? Que moyennant efforts et apprentissage on peut devenir écrivain? — Cicéron disait: orateur.

En réalité, la formule de Cicéron dont Anne Hébert se fait l'écho n'est vraie qu'en partie. Sans dons, il n'est d'écrivain qui tienne, la sueur et la détermination n'y changeant rien; tout comme il n'est de poète, même inspiré, sans travail. Consacré à la poésie, le premier volume des *Œuvres complètes* d'Anne Hébert qui vient de paraître aux PUM, chantier sous la direction de Nathalie Watteyne, de l'Université de Sherbrooke, en est l'illustration exemplaire. Il réunit toute l'œuvre poétique (présentée et annotée par cette dernière), suivie de *Dialogue sur la traduction à propos du Tombeau des rois* (présenté et annoté par Patricia Godbout).

Ce premier volume met sous les yeux du lecteur fasciné soixante ans d'écriture poétique pratiquée avec constance et rigueur, et que le commentateur savant accompagne ici sobrement, minutieusement, dans ses ramifications, doutes, chemins de traverse et places inondées de soleil. Au passage, l'ouvrage corrige l'erreur qui consisterait à faire d'Anne Hébert un poète exceptionnellement doué bientôt passé au roman, avec le succès que l'on sait, et ne renouant avec la poésie qu'au soir de sa vie. Erreur de perspective, en effet, attribuable aux dates de publication des recueils. Dans la solitude de la chambre, les choses sont heureusement plus compliquées. Ce n'est pas le moindre mérite de ce premier volume de l'édition critique que de permettre au lecteur d'en entrebâiller la porte. Il y verra au travail une jeune femme, demeurée jeune fille qui, les sens en éveil, lutte contre

l'ennui, écoute la pluie, regarde le feuillage, entend l'oiseau, prie la Vierge, remercie papa et maman d'être les parents aimants qu'ils sont (*Les songes en équilibre*, 1942); une femme qui sent monter en elle un rejet violent des forces mortifères à l'œuvre au sein de la vie même (*Le tombeau des rois*, 1953); une femme révoltée, qui crie sa joie d'exister dans un torrent d'images et d'adjectifs (*Mystère de la parole*, dans *Poèmes*, 1960); qui fait de la discrétion et de la patience des vertus poétiques, puisqu'elle met 30 ans à écrire les 49 poèmes du recueil qui suivra (*Le jour n'a d'égal que la nuit*, 1992); une femme sensuelle ayant choisi le sacerdoce du poème; une femme mûre, cherchant à atteindre une maîtrise des mots et des gestes à défaut des doutes (*Poèmes pour la main gauche*, 1997) — et qui, tout ce temps, aura obtenu de son exigeante nature de poète une vie de surcroît: «*Le poète est au monde deux fois plutôt qu'une*, écrit Anne Hébert, en 1984. *Une première fois il s'incarne fortement dans le monde, adhérent au monde le plus étroitement possible, par tous les pores de sa peau vivante. Une seconde fois il dit le monde qui est autour de lui et en lui et c'est une seconde vie aussi intense que la première.*»

Entre avril 1939, date à laquelle paraît un premier poème intitulé *Sous la pluie* dans la revue *Le Canada français*, et le printemps 1999, date figurant au bas du dernier poème, demeuré inédit, Anne Hébert n'aura eu de cesse de faire de la poésie un moyen privilégié de connaissance du monde, jusqu'à se voir conférer de son vivant — sort terrible — le statut de classique.

Le prix à payer de cette notoriété? Des couches de commentaires critiques, qui trop souvent auront enfermé l'œuvre dans une lecture sociologique, faisant du poème *Le tombeau des rois*, par exemple, et souvent avec l'accord pressé du poète, la métaphore d'un Canada français crevant d'une solitude historique, se débattant dans un «*drame spirituel*» (comme le disaient les amis du poète Saint-Denis Garneau), dépossédé de ses moyens et aspirant à l'existence. Autres revers de la notoriété: une fascination tout anecdotique pour la femme; le rejet relatif de nouvelles générations littéraires, qu'elles soient «*joualissantes*», promptes à rabattre la poésie sur l'identité nationale ou soucieuses d'expérimentations formelles.

Du coup, l'édition critique tient autant de l'inventaire que du travail de décantation. De la genèse à la réception, chaque recueil est passé au crible d'un commentaire qui évite le

VOIR PAGE F 5 : HÉBERT



Leonard Cohen
autant que
Mohamed Ali

Page F 2



La folie de la
maladie mentale

Page F 6

Découverte d'une
nouvelle de Kawabata

Une nouvelle du Prix Nobel japonais de littérature Yasunari Kawabata, qui remonte à avril-mai 1927, vient d'être découverte. (Œuvre du début de sa carrière, *Utsukushii!* («Magnifique!») avait été publiée dans un journal de Fukuoka, dans l'ouest du Japon, a indiqué Takumi Ishikawa de l'Université de Rikkyo. M. Ishikawa et l'éditeur Hiroshi Sakaguchi, qui dirige également un musée littéraire à Fukuoka, ont découvert ce texte de l'auteur du célèbre *Pays de neige* en fouillant dans les archives. La Fondation Kawabata l'a ensuite expertisée et confirmé son authenticité. «*A cette époque, de nombreux écrivains connus cherchaient à se faire publier dans des journaux locaux, car les quotidiens à grand tirage de la presse nationale avaient été ravagés par le séisme de 1923 à Tokyo*», explique Ishikawa. *Utsukushii!* raconte l'histoire d'un industriel qui entere une jeune fille dans la tombe de son fils handicapé après que celle-ci a eu un accident justement en se rendant sur cette tombe. «*Ce récit ressemble [...] beaucoup à une autre nouvelle qu'il avait publiée en 1954 sous le titre Utsukushiki Haka [Une belle tombe]*». Premier auteur japonais couronné par le Nobel de littérature en 1968, Kawabata s'est suicidé en 1972.

AFP

Concours de critiques

Le magazine culturel *Spirale* présente, avec la librairie Olivier, un nouveau concours de critique ouvert aux étudiants des premier et deuxième cycles universitaires. Ce Prix de la critique émergente veut encourager l'émergence, «*chez la relève, d'une critique culturelle qui ne renonce pas à l'invention et au risque de la pensée, et qui sait trouver dans l'actuel ce qui peut correspondre au développement et à la création d'une culture riche*», selon la définition donnée par *Spirale*. Les candidats intéressés doivent soumettre une critique de 1000 à 1700 mots avant le 29 mars sur une œuvre ou une «*production culturelle*» récente dans le domaine des arts, des lettres ou des sciences humaines: livres, expos, spectacles, événements de 2012 ou 2013. Toutes les infos à spiralomagazine.com.



ALEC CASTONGUAY

Soldat du premier bataillon du Royal 22^e Régiment de l'armée canadienne en patrouille en Afghanistan

Survivre à la guerre, survivre à l'armée

DANIELLE LAURIN

D'un côté, un soldat, un vrai, armé jusqu'aux dents, qui a les deux pieds dans la guerre et qui risque sa vie à tout moment. De l'autre, un apprenti soldat qui joue à la guerre avec des armes chargées à blanc et se croit au-dessus de la mêlée. D'un côté, un ouvrage épistolaire au ton grave dont le contenu n'était pas, au départ, destiné à la publication. De l'autre, un roman au ton léger, plein d'ironie.

Rien de semblable, en apparence, entre *En terrain miné* et *C'était moins drôle à Valcartier*. Pourtant...

Deux réalités

En terrain miné nous plonge dans le quotidien d'un soldat du Royal 22^e Régiment, Patrick Kégle, envoyé en Afghanistan. Nous sommes en 2004. Il fait partie de la brigade multinationale, à Kaboul. Il croit en sa mission de paix, il a besoin d'y croire.

Il a 29 ans. Il a laissé derrière lui sa femme et ses deux enfants. Il a le mal du pays, il s'ennuie de sa famille. Et dans son vague à l'âme, il se laisse porter par la musique traditionnelle des Charbonniers de l'enfer, qui lui rappelle le goût de chez lui.

Il décide alors d'écrire aux musiciens, par courriel. Son message recevra-t-il un écho? «*L'histoire et la culture me passionnent, note-t-il, alors je suis chanceux de pouvoir compter sur eux pour chanter une partie de mon patrimoine. Merci de leur transmettre mes remerciements et mon admiration.*»

Deux jours plus tard, il reçoit une réponse. Signée Roxanne Bouchard, pour Les Charbonniers de l'enfer. Elle est la conjointe d'un des membres du groupe, elle est chargée de gérer leur correspondance. Elle écrit: «*J'ai lu votre courriel aux musiciens hier et ils avaient l'air émus.*»

Elle prend aussi le soin de préciser que les hommes des Charbonniers et elle-même sont antimilitaristes. Commence alors, entre le militaire et cette enseignante en littérature de 32 ans qui s'essayera bientôt au roman et remportera pour *Whisky et paraboles* le prix Robert-Cliche et le Grand Prix de la relève Archambault, une correspondance qui s'étendra sur cinq ans, malgré quelques interruptions.

Chacun sa réalité, chacun ses positions. Elle le brasse souvent, se montre carrée, refuse de cautionner la mission dite de paix des soldats canadiens en Afghanistan.

Il lui envoie des photos de lui, posant fièrement en habit de combat, armé. Ce à quoi elle répond: «*Je doute qu'on puisse sauver le monde, les enfants et leur sourire avec une mitraillette sous le bras.*»

Il est patient, respectueux. Et soucieux de la convaincre des bienfaits de son travail: «*Après ce que les talibans ont fait subir à leur peuple, surtout aux femmes et aux enfants, qui sont enchaînés par la vie, avons-nous le droit de nous retirer? Comme simple soldat, je préfère servir l'humanité et je ne me pose pas ces questions, puisque j'ai les réponses sous les yeux.*»

Le cauchemar au quotidien

C'est le contraste entre les deux points de vue au départ irréconciliables qui fait en bonne partie l'originalité de l'ouvrage. De part et d'autre, pas de faux-fuyants, un désir sincère de comprendre l'autre.

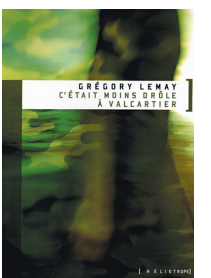
Au fil des pages, le fossé qui les séparait s'amenuise. Roxanne se montre moins catégorique et Patrick, plus sceptique par rapport au rôle de l'armée, à son rôle à lui. Elle est ébranlée dans ses convictions, lui aussi.

Tandis qu'il décrit de l'intérieur son travail de soldat, les risques qu'il court, on découvre l'homme, l'être humain derrière le militaire. A elle, cette inconnue, il peut confier ce qu'il ne pourra jamais dire à sa femme, qu'il craint d'inquiéter. Classique.

On le voit craquer, au retour de sa mission à Kaboul. Choc post-traumatique. Agressivité, cauchemars, sentiment d'inutilité... «*Ma vie était devenue un grand trou noir.*» Ce qui ne l'empêche pas de repartir en Afghanistan, au printemps 2009, pour Kandahar cette fois. Besoin d'adrénaline, besoin de se sentir utile.

Il passera à deux doigts d'y laisser sa vie. Il s'interrogera de plus en plus sur son rôle, celui de l'armée canadienne, dans cette guerre interminable.

VOIR PAGE F 2 : GUERRE



LIVRES

Leonard Cohen autant que Mohamed Ali



JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Un piano, la voisine en a acheté un beau. Elle l'a acquis, je crois, seulement pour pouvoir jouer en boucle les accords puis la ligne mélodique du *Hallelujah* de Leonard Cohen.

Hallelujah vingt fois le matin, *Hallelujah* quarante fois l'après-midi. *Hallelujah* mille fois par jour.

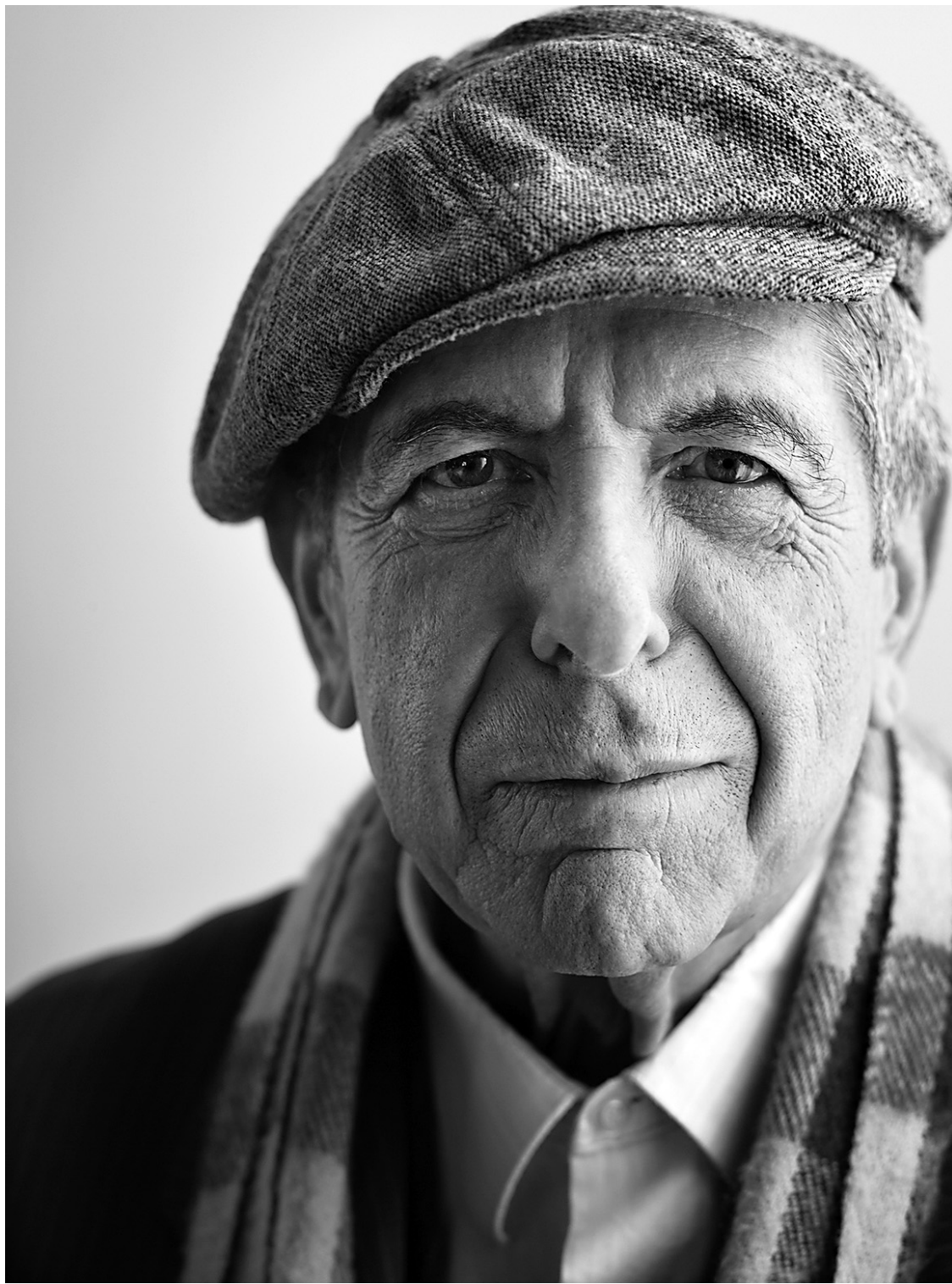
J'ai perdu le compte de ses *Hallelujah*.

Heureusement, j'aime bien cette chanson, son âme ronde et riche. Du moins, c'est ce que je me répète cent fois par jour.

Dans le dernier numéro de *New York Review of Books*, Dan Chiasson, poète et prof aux origines francos, parle de la plus récente biographie de Cohen: *I'm Your Man* de Sylvie Simmons. On dit un peu partout de ce livre auquel a collaboré Cohen qu'il est un des meilleurs consacrés au poète montréalais. Je ne l'ai pas lu. J'en attends la traduction. A n'en pas douter, elle ne manquera pas de paraître avant longtemps.

Cohen est une solution permanente à la fureur du monde. Même ceux qui n'ont jamais entendu parler de Cohen connaissent au moins son *Hallelujah*. Puis, lorsqu'un jour on plonge dans l'unité tranquille que forment sa douzaine de disques, on s'imagine être seul à le connaître tant sa musique touche à l'intime. C'est là que se situe, pour ainsi dire, une large part du mystère Cohen: un homme dont l'immense popularité n'en demeure pas moins une affaire qui relève strictement de l'intime et du privé.

Reprise à ce jour par plus de deux cents interprètes, *Hallelujah* continue d'être d'abord portée dans les consciences par la voix crépusculaire de Cohen. Cette chanson, même tant de fois chantée par d'autres, n'en finit pas de faire entendre sa voix à lui. Comment a-t-elle



JEAN-FRANÇOIS BÉRUBÉ

Leonard Cohen est une solution permanente à la fureur du monde. Même ceux qui n'ont jamais entendu parler de Cohen connaissent au moins son *Hallelujah*.

pu se retrouver jusque dans le film *Shrek*, au milieu d'ogres verts créés pour les enfants? Un curieux choix lorsqu'on considère de plus près les paroles d'une des nombreuses versions de la chanson: «*And remember when I moved in you / The*

Holly Dark was moving too» (Et souviens-toi lorsque j'étais en toi / La nuit sacrée bougeait aussi).

Dans son dernier livre, Charles Dantzig s'emploie à cerner ce qui constitue un chef-d'œuvre, c'est-à-dire ce qui, dans la grandeur de nos

livres, élève la grandeur de nos vies. Son travail est vif, loin de toutes les thèses assommantes de spécialistes qui tournent à qui mieux mieux devant Proust, Joyce, Beckett, Ducharme ou qui sais-je encore. En chemin, dans ses chapitres très

courts et énergiques, Dantzig n'hésite pas à ouvrir des parenthèses.

«*En chanson, écrit-il, je donnerais comme exemple l'expiration de Jeff Buckley au début de son interprétation du Hallelujah de Leonard Cohen. Qu'un souffle puisse être un chef-d'œuvre, nous en avons le soupçon, car le souffle c'est de l'esprit, comme l'avaient deviné les Grecs qui employaient le même mot pneuma pour les deux.*»

Un chef-d'œuvre est une flèche qui ne retombe jamais, «*un présent qui donne du talent au passé*», écrit Dantzig.

◆ ◆ ◆

Peut-on aussi imaginer la figure d'un sportif tel un chef-d'œuvre? C'est pourtant un mot qui me semble convenir parfaitement lorsqu'on parle de l'œuvre faite de sang et de sueur de Cassius Clay, ce boxeur connu sous le nom de Mohamed Ali.

De la boxe érigée en chef-d'œuvre? Oui.

Comme d'autres, j'ai toujours eu la conviction que cet homme faisait bien plus que boxer, même lorsqu'on le voit seul en short, au milieu du ring.

Il n'y a pas à proprement parler une manière de boxer Mohamed Ali. Il connaît toujours mieux son œuvre que ceux qui l'analysent. Il sait de l'intérieur. Il anticipe. Il brise les habitudes. Même les siennes. Il surprend sans cesse. Sa singularité ne fait aucun doute. Aussi son style s'affranchit-il de toutes les conventions. Il en joue, démolit son propre genre, le reconstruit au besoin, toujours à sa manière, selon les besoins du moment. Et il parle! Il parle! Quel instinct social et politique, ce diable d'homme!

Son nom même résonne dans l'histoire comme une proclamation. Mohamed Ali répète sans cesse ce nom qu'il s'est donné. Il le dit et le redit. Puis il ajoute: «*Je suis le plus grand.*» Vantardise? Mais non: tout son corps le confirme. Dans notre société du spectacle, Ali a décidé d'assurer sa propre publicité.

Dans *Alias Ali*, Frédéric

Roux se moque lui aussi des conventions. Son livre, présenté comme un roman, est plutôt un ovni qui incline du côté du récit biographique. Imaginez un peu: pour narrer l'existence du boxeur, Roux enfile des citations les unes derrière les autres. Juste des citations, proposées en des paragraphes distincts. Parlent entre autres Mickey Mantle, Norman Mailer, Romain Gary, Joe Frazier, voire le texte de simples affiches de promotion. Rien de plus.

Pourtant, d'une citation à l'autre, d'une voix à l'autre, on arrive à entendre celle de l'auteur et, surtout, à saisir jusqu'à quel point Mohamed Ali fut un prodige. Un chef-d'œuvre.

◆ ◆ ◆

L'essayiste Jonathan Livernois racontait cette histoire il y a quelques jours: le voici à attendre à la caisse d'un café. En file devant lui, une étudiante. «*J'aime bien votre tatouage*», ose-t-il lui dire. «*Vous connaissez Gaston Miron, demandez-vous? C'est un de ses vers que je me suis fait tatouer. A cause de la grève. J'aime Miron.*»

Il est toujours étonnant de constater à quel point un chef-d'œuvre peut surgir dans les consciences de la plus curieuse façon et rappeler ainsi qu'il constitue un mortier social capable de renouveler notre regard sur l'avenir.

Le chef-d'œuvre nous prend par surprise. Toujours. On le croit mort derrière l'épaisseur de ceux qui l'embaument de leurs commentaires. Et puis soudain, il vibre à nouveau, très fortement, toujours jeune. Et c'est une joie gagnée sur tous ceux qui, «*habitués à leur ennui, détestent la jeunesse*».

Hélas, le chef-d'œuvre est souvent le père de nombreux enfants stériles.

À PROPOS DES CHEFS-D'ŒUVRE

Charles Dantzig
Grasset
Paris, 2013, 274 pages

ALIAS ALI
Frédéric Roux
Fayard
Paris, 2013, 621 pages

GUERRE

SUITE DE LA PAGE F 1

Il se laissera gagner par un sentiment d'impuissance. Au retour: choc post-traumatique à nouveau, et problèmes conjugués insurmontables.

L'ampleur des ravages de la guerre, mais aussi l'ampleur des ravages de la vie militaire, d'une certaine façon. C'est ce que constate Roxanne, et nous avec elle, dans *En terrain miné*. Ce qu'elle constate aussi et nous avec elle, c'est que,

dans notre petit confort insouciant, il est trop souvent facile de s'en laver les mains.

Bien sûr, tout cela n'est pas nouveau. Mais, au final, vu la qualité des échanges, leur franchise, on ne peut pas faire autrement que d'être soi-même ébranlé. On ne peut pas non

plus faire autrement que de croire en l'amitié, car *En terrain miné*, c'est aussi ça: l'histoire d'une amitié... qui au départ était plus qu'improbable.

C'était moins drôle à Valcartier raconte au contraire une amitié qui se délite. Ils ont 17 ans tous les deux, s'engagent

comme recrues, complices, comme on part sur un *trip*. Leur motivation: rire de l'armée, qu'ils méprisent, s'y introduire «*comme des reporters undercover*» pour mieux s'en moquer. Et aussi: gagner un salaire pendant l'été, en attendant d'entrer au cégep.

Ça ne se passera pas tout à fait comme prévu. L'un prendra très au sérieux, finalement, la formation militaire préparatoire de Valcartier, tandis que l'autre voudra continuer à se croire supérieur à tous ces gars qui jouent à la guerre... en se prenant au sérieux.

Celui qui résiste, qui refuse de s'intégrer, s'appelle Grégory. Ou, selon l'appellation qu'on lui donne à Valcartier: Lemay 234 898 346. C'est lui qui raconte: lui, le narrateur de ce cinquième roman de... Grégory Lemay. Un roman aux accents de vérité.

Dépasser ses limites

Comment demeurer indifférent devant l'enrégimentement de l'armée quand on a les deux pieds dedans? Dur apprentissage, pour ce jeune blanc-bec, qui se voit contraint d'accepter en toutes circonstances d'obéir à ses supérieurs, même quand c'est complètement absurde. «*Déjà juste la discipline débile, doublée d'efforts physiques exagérés, me donnaient envie de mourir.*»

La grosse brute sans sentiments, qui nettoie son fusil comme on déshabille une femme, il s'en fout. Le dépassement de soi dans l'armée, il n'y croit tout simplement pas. Mais il n'a pas le choix. «*Il fallait retenir les plaintes, tous les jours. Il fallait arrêter de mesurer nos efforts selon notre tolérance. Il fallait dépasser les limites de nos tolérances.*»

Heureusement, il y a les permissions. Les beuveries, agrémentées de champignons magiques. Les baisers torrides avec sa nouvelle blonde. Et, de retour à Valcartier ensuite, les fantasmes sexuels qui permet-

tent de tenir le coup. Quitte à craindre d'être en train de devenir homosexuel.

Finalement, c'est l'absurdité de sa propre situation dont prend conscience l'apprenti soldat: que fait à Valcartier un antimilitariste, même le temps d'un été?

Roman d'apprentissage, *C'était moins drôle à Valcartier*. Pour le narrateur, quitter l'adolescence et devenir adulte passait par cette expérience «*sur-réaliste*» dans l'armée. Sa victoire, au bout du compte: avoir survécu à l'armée.

Même si le récit s'essouffle par moments, et malgré le ton badin emprunté par le narrateur qui regarde avec ironie, après coup, l'adolescent suffisant et inconscient qu'il a été, on a l'impression de vivre de l'intérieur la réalité à laquelle ont à faire face les jeunes recrues de l'armée.

L'action du roman se passe en 1991. Les choses ont-elles tellement changé depuis? Ce qui est sûr: «*Pendant qu'à Valcartier je me plaignais d'inconfort moral, ça s'entretenait fort autour, sur la planète. Ça s'envoyait de vraies balles, ça se haïssait jusqu'au sang.*»

Pour le reste: «*Quelques recrues présentes à Valcartier en cet été 1991 se retrouveraient un jour confrontées à l'insoutenable vérité de la guerre.*» À quel prix? est-on forcé de se demander. Surtout après avoir lu *En terrain miné*.

Collaboratrice
Le Devoir

EN TERRAIN MINÉ
CORRESPONDANCE EN TEMPS DE GUERRE
Roxanne Bouchard et Patrick Kègle
VLB éditeur
Montréal, 2013, 240 pages

C'ÉTAIT MOINS DRÔLE À VALCARTIER
Grégory Lemay
Héliotrope
Montréal, 2013, 160 pages

AU COIN de la PAGE

mieux qu'au coin de la rue
Trouvez nos nouveautés électroniques dans notre boutique en ligne!

LES ÉDITIONS L'INTERLIGNE
www.interligne.ca
www.aucoindelapage.ca

Devenez fan sur Facebook: Les Éditions L'Interligne revue LIAISON
Suivez-nous sur Twitter: @interligne @revueliaison

BULLETIN D'HISTOIRE POLITIQUE

Contester!

Les formes d'une prise de parole au Québec au xx^e siècle

Deuxième dossier: Les cinquante ans du ministère des Affaires culturelles du Québec

Contester!

Les formes d'une prise de parole au Québec au xx^e siècle

EN LIBRAIRIE

vlb éditeur
Une société de Québec Média

LITTÉRATURE

Les écrivains se déshabillent

FRANÇOIS LÉVESQUE

Après les pin-up, les athlètes et les pompiers, au tour des écrivains canadiens de se dénuder sur les pages glacées d'un calendrier. Lancé par la productrice de musique classique Allegra Young, ce projet vise à soutenir l'organisme PEN, qui défend les droits des auteurs et des éditeurs de par le monde.

Ont ainsi pris la pose en ne portant rien d'autre qu'un bouquin les romanciers Angie Abdou, Trevor Cole, Farzana Doctor, Dave Bidini, Miranda Hill, Daniel MacLvor, Yasuko Thanh, Terry Fallis, Sachiko Murakami, Vincent Lam, Saleema Nawaz, sans oublier Yann Martel, alias Monsieur Décembre. Réunis sous la bannière «Bare it for books» (Montrez tout pour les livres), les modèles littéraires verront le fruit de leur généreux dépouillement dévoilé en octo-

bre prochain, alors que sera officiellement lancé le calendrier 2014.

Dans son texte de présentation, Allegra Young justifie ainsi son choix d'appuyer PEN en recourant à un tel procédé: «Le Canada possède une grande culture littéraire ainsi qu'une excellente réputation sur la scène littéraire, mais trop souvent notre littérature est taxée d'ennuyeuse et de figée. Pourtant, ce n'est pas le cas du tout! Notre littérature est hilarante. Elle est bouleversante. Et, oui, elle est assurément attirante. Nous voulions créer un pense-bête pour rappeler cela aux gens et, ce faisant, attiser la flamme de leur amour pour notre littérature.»

A terme, la campagne de financement Bare it for books espère amasser 20 000\$. Déjà, toutefois, on s'active en coulisse à la préparation de l'édition 2015.

Le Devoir

SALON DU LIVRE DE L'OUTAOUAIS

Gatineau ouvre ses livres

Du 28 février au 3 mars, le Centre des congrès de Gatineau sera l'hôte de la 34^e édition du Salon du livre de l'Outaouais, qui se déroulera sur le thème «La grande rivière». Au programme, plus de 100 animations et des centaines d'auteurs.

Seront ainsi heureux de venir rencontrer leurs lecteurs les Kim Thuy, Stéphane Dompierre, Daniel Poliquin, Brigitte Haentjens, India Desjardins, Pauline Gill, Claude Jamin et Jean-Jacques Pelletier, pour ne nommer que ceux-là. Signalons également la présence des invités d'honneur: Daniel Lessard, Francine Ouellette, Marie-Hélène Poitras, Maurice Henrie et Michel Noël.

La Zone techno permettra aux néophytes de se familiariser avec les liseuses et les tablettes électroniques

Cette année, c'est à Patrick Senécal qu'on a confié la présidence d'honneur de l'événement, une distinction qui touche énormément le romancier. «Je suis un auteur de genres et pendant longtemps la littérature de genre, surtout québécoise, a été un peu boudée. Me nommer président d'honneur, c'est comme me confirmer que ces distinctions n'existent plus, que l'important c'est d'être un auteur, peu importe le genre dans lequel on écrit. Et comme je suis quelqu'un de festif qui adore les salons du livre et qui aime rassembler les gens durant les salons, c'est comme si cette fois on me donnait officiellement la mission de poursuivre dans ce sens.»

«J'ai par ailleurs un lien particulier avec le Salon de l'Outaouais, poursuit Patrick Senécal. Le premier salon auquel j'ai participé à part celui de Montréal est celui de l'Outaouais. C'est aussi le Salon de l'Outaouais qui le premier m'a offert d'être invité d'honneur. Et c'est ce même salon qui me demande pour la première fois d'être président d'honneur. Ça fait beaucoup de premières fois avec ce salon, qui, manifestement, me fait confiance.»

Entre valeurs sûres et nouveautés

Une activité récurrente très appréciée, le Bar à mots, est de retour. Dans une ambiance feutrée, on se détend et on s'émerveille devant les performances en direct de bédés. Au rayon des nouveautés, «Rive gauche, poésie dite et chantée» aura lieu le 27 en soirée aux Brasseurs du temps à 20 h alors que slams, déclamations et chants

se côtoieront sur scène. Autre innovation: la Zone techno, qui permettra aux néophytes de se familiariser avec les liseuses et les tablettes électroniques grâce à des cliniques de formation sur le livre numérique. Le 3 mars, la conférence «La culture à l'ère électronique» approfondira davantage la question.

Le 28 février, les tables rondes «Littérature et politique» et «La ruralité dans le polar» promettent, entre autres présentations. Tout au long du salon, l'exposition *La rivière vue des airs*, du photographe Sylvain Marier, rappellera le thème de cette 34^e édition, avec ses vues aériennes de la rivière des Outaouais croquées depuis une montgolfière.

Fort développé, le volet scolaire s'accroîtra, alors que dix auteurs visiteront 25 écoles de la région outaouaise afin d'aller à la rencontre de près de 3000 jeunes du primaire et du secondaire, histoire de les inciter à accrocher aux livres et aux mots. Il s'agit d'ailleurs là d'un enjeu cher au président d'honneur, dont l'œuvre macabre continue de donner le goût de la lecture à des milliers d'adolescents.

Le Devoir

Pour information: salon-livre-outaouais.ca/

Un enfant dans la guerre



DANIELLE LAURIN

C'est un garçon qui raconte, avec désinvolture, au présent, sa vie mouvementée, incroyablement rocambolique, au temps de la Deuxième Guerre mondiale. Mais *L'enfant qui savait parler la langue des chiens* n'est pas à proprement parler une autobiographie.

Il s'agit plutôt d'un roman, inspiré de l'enfance de ce garçon, Julian Gruda, alias Jules Kryda, alias Roger Binet, qui a dépassé maintenant les 80 ans. Né à Moscou de parents polonais impliqués jusqu'aux dents dans le Parti communiste, il a passé sa petite enfance en Pologne, avant de prendre la fuite en France à l'âge de six ans avec sa mère, tandis que son père était envoyé en Sibérie. Il rêvait de devenir écrivain ou journaliste, il a fait carrière comme professeur de biochimie, en grande partie au Québec.

C'est sa fille, Joanna Gruda, traductrice, sœur des journalistes Agnès Gruda et Alexandra Szacka, qui signe *L'enfant qui savait parler la langue des chiens*. Née en Pologne en 1967, elle est arrivée au Québec par bateau à l'âge de deux ans avec ses parents qui fuyaient le communisme.

Jouer dans la réalité

Joanna Gruda se coule parfaitement dans la tête, dans le corps de son petit héros. Elle disparaît totalement derrière lui, elle devient ses yeux, elle est son porte-voix. Elle colle à ses peurs, ses angoisses, ses découvertes, ses affabulations, ses jeux, ses détestations, ses débordements de joie.

Remarquable réussite de ce point de vue. On ne quitte jamais l'enfance, ou, à tout le moins, le regard singulier de cet enfant plein de vie, tout en ayant les deux pieds dans la réalité. Les deux pieds dans la guerre, en particulier, avec ce que cela implique de grands bouleversements collectifs, de situations tragiques.

Nécessairement, on est amené à voir autrement ce qui nous a été raconté tant de fois: le nazisme, la Résistance, les bombardements, la chasse aux Juifs et aux communistes, les camps, la Libération...

Mais ce qui impressionne par-dessus tout dans *L'enfant qui savait parler la langue des chiens*, c'est l'incroyable faculté d'adaptation, c'est la force extraordinaire de survie de ce petit Juif polonais qui a bien failli ne jamais voir le jour: lors d'une réunion du Parti communiste à Moscou, en mars 1929, son existence a «passé au vote»: sa mère pouvait-elle poursuivre sa gros-



MARTINE DOYON

Née en Pologne, Joanna Gruda est traductrice et sœur des journalistes Agnès Gruda et Alexandra Szacka. Elle signe *L'enfant qui savait parler la langue des chiens*.

sesse ou devait-elle subir un avortement?

Il fut convenu que ses parents le donneraient en adoption pour pouvoir poursuivre leur engagement révolutionnaire. Ainsi, jusqu'à l'âge de six ans, il a grandi auprès d'un oncle et d'une tante qu'ils croyaient être ses parents. C'est dans le train pour Paris que sa vraie mère lui a appris la vérité... qu'il s'est empressé de ne pas croire, persuadé qu'il était victime d'un enlèvement.

L'errance

Nous sommes en 1936. Commencera bientôt pour le petit, qui ne dit encore aucun mot de français, une vie d'errance. Il est placé d'abord dans un orphelinat tenu par des sympathisants communistes, ce qui lui permettra de développer très tôt sa conscience politique.

Pour ses petits camarades d'infortune, dont aucun ne comprend le polonais, il deviendra celui qui sait parler la langue des chiens: parce qu'il a créé des liens particuliers avec un petit chien à qui il s'adresse dans la seule langue qu'il connaît, et que l'animal l'écoute au doigt et à l'œil. Ainsi naît la légende, que le garçon ne dément pas.

Il finira par perdre complètement sa langue maternelle... sauf pour quelques mots lancés à l'occasion à l'intention des chiens, sous l'œil toujours médusé de ses camarades.

Après l'orphelinat, ce sont les foyers d'adoption à répétition. Sa mère communiste et résistante a trop à faire pour s'en occuper quotidiennement. Et puis, à cause de ses activités illicites, elle craint de mettre la vie de son enfant en danger.

Lors de séjours plus ou moins courts chez elle, dans des appartements de fortune où elle n'est elle-même que de passage la plupart du temps, il aura quand même le temps de montrer ses talents de petit résistant. Ce qui lui vaudra d'être recherché par la police: raison de plus pour se planquer, loin de Paris. D'autant que les bombardements commencent à pleuvoir.

La guerre, de son point de vue à lui, c'est: les bons (résistants, communistes, Anglais, Alliés) contre les méchants

(Hitler et ses sbires), d'accord. Mais comment s'empêcher de sympathiser avec un soldat allemand qui lui fournit du chocolat contre des leçons de français? Ou avec un autre qui lui apprend à nager?

La guerre, de son point de vue à lui, c'est aussi: voler de la nourriture à l'occupant, chiper des explosifs pour faire des feux d'artifice entre copains.

C'est nécessairement: changer d'identité constamment, apprendre à mentir pour préserver sa vie. Et créer des liens forts avec des personnes qu'il doit se résigner à quitter pour se planquer dans un lieu plus sûr. C'est: courir dans le froid en culottes courtes, fuir, s'adapter à toutes les situations, encore et toujours.

C'est aussi, ô bonheur: tenir dans ses bras une jeune incon nue, l'embrasser goulûment dans un abri de fortune, tandis que les bombes tombent autour. Et continuer encore, une fois le calme revenu, une fois les autres partis, à la caresser.

C'est enfin: la Libération, qu'il aurait tant aimé vivre à Paris, mais qu'il doit se contenter de célébrer en Champagne... au champagne. Puis, c'est le retour des camps, les retrouvailles avec ses ex-éducateurs, et amis de sa mère, au corps émacié et au regard noir.

Une leçon de vie et de survie au milieu du chaos, à hauteur d'enfant, pleine de finesse et pimentée d'humour: c'est cela, *L'enfant qui savait parler la langue des chiens*. Et c'est à regret que l'on quitte notre jeune héros qui commence une nouvelle vie à l'âge de 16 ans.

Que s'est-il passé ensuite? On aimerait bien connaître les détails de ce qui s'en vient. De ce qui advient entre la fin de la guerre et le grand départ pour le Québec, à tout le moins. Mais, bien sûr, on ne serait plus dans la grâce de l'enfance, qui donne ici toute sa couleur au récit.

L'ENFANT QUI SAVAIT PARLER LA LANGUE DES CHIENS

Joanna Gruda
Boréal
Montréal, 2013, 264 pages

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 11 au 17 février 2013

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSIDENT NB DE SEMAINES

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSIDENT NB DE SEMAINES
1	Romans québécois	
1	Gaby Bernier • Tome 2	Pauline Gill/Québec Amérique -/1
2	La fiancée américaine	Éric Dupont/Marchand de feuilles 1/16
3	Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique!	Amélie Dubois/Éditeurs réunis 3/15
4	Enterrez vos morts	Louise Penny/Flammarion Québec 2/6
5	L'Orphelin. Quinze minutes	Patrick Senécal/VLB 4/4
6	L'historien de Pi	Yann Martel/XYZ 5/17
7	La dernière saison • Tome 3 Les enfants de Jeanne	Louise Tremblay-D'Essiambre/Guy Saint-Jean 6/14
8	Bébé boum	Josée Bourin/Hurtubise -/1
9	Gaby Bernier • Tome 1 1909-1927	Pauline Gill/Québec Amérique -/1
10	Au bord de la rivière • Tome 4 Constant	Michel David/Hurtubise 7/14

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSIDENT NB DE SEMAINES
1	Romans étrangers	
1	Cinquante nuances plus claires • Tome 3	E. L. James/Lattès 1/2
2	Cinquante nuances de Grey • Tome 1	E. L. James/Lattès 2/20
3	Cinquante nuances plus sombres • Tome 2	E. L. James/Lattès 3/6
4	La vérité sur l'Affaire Harry Quebert	Joël Dicker/Faliois Âge d'homme 4/9
5	Les enquêtes du département V • Tome 3 Délivrance	Jussi Adler-Olsen/Albin Michel 5/3
6	Dévoile-moi	Sylvia Day/Flammarion Québec 6/8
7	Le siècle • Tome 2 L'hiver du monde	Ken Follett/Robert Laffont 7/17
8	Je vais mieux	David Foenkinos/Gallimard -/1
9	Le 10e anniversaire	James Patterson Maxine Paetro/Lattès -/1
10	Une seconde chance	Nicholas Sparks/Michel Lafon 8/2

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSIDENT NB DE SEMAINES
1	Essais québécois	
1	Journal d'un écrivain en pyjama	Dany Laferrière/Mémoire d'encrier -/1
2	Vieillesse avec grâce	Denise Bombardier/Homme 1/3
3	Fiché noir. Chroniques	Stéphane Dompierre/Québec Amérique -/1
4	Tous fous? L'influence de l'industrie pharmaceutique...	Jean-Claude St-Onge/Écosociété 3/2
5	Gouvernance. Le management totalitaire	Alain Deneault/Lux 2/5
6	Une idée de l'université. Propositions...	Michel Seymour/Boréal -/1
7	Démocratie. Histoire politique d'un mot	Francis Dupuis-Déri/Lux -/1
8	Chers voisins. Ce qu'on ne connaît pas de l'Ontario	Jean-Louis Roy/Stanké 6/3
9	Les dessous du printemps étudiant	Gérard Beaudet/Nota bene -/1
10	La juste part	David Robichaud Patrick Turmel/Atelier 10 4/4

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSIDENT NB DE SEMAINES
1	Essais étrangers	
1	Les moissons du futur. Comment l'agroécologie...	Marie-Monique Robin/Stanké 5/3
2	La guérison du monde	Frédéric Lenoir/Fayard 4/3
3	Le livre du temps	Adam Hart-Davis/Broquet 3/14
4	Fin de l'Occident, naissance du monde	Hervé Kempf/Seuil -/1
5	Une autre vie est possible	Jean-Claude Guillebaud/Iconoclaste 2/2
6	L'ordre libertaire. La vie philosophique d'Albert Camus	Michel Onfray/J'ai lu -/1
7	Les limites à la croissance dans un monde fini	Donella H. Meadows Dennis L. Meadows Jürgen Randers/Écosociété -/1
8	La fin de la croissance	Jeff Rubin/Hurtubise -/1
9	Une histoire populaire de l'humanité	Chris Harman/Boréal -/1
10	La passion suspendue. Entretiens avec...	Marguerite Duras Leopoldina Palotta Della Torre/Sauv -/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

PRIX DES LECTEURS RADIO-CANADA 2013

pour une littérature franco-canadienne



RADIO | TÉLÉVISION | INTERNET

PASSIONNÉ DE LECTURE ?

VOUS POURRIEZ DEVENIR MEMBRE DU JURY DU PRIX DES LECTEURS, ÉDITION 2013.

INSCRIVEZ-VOUS D'ICI LE 1^{ER} MARS À Radio-Canada.ca/prixdeslecteurs

Bryan Perro
Président d'honneur

LITTÉRATURE

La jungle est éternelle

LOUIS
HAMELIN

« **L** brûlait d'envie de partir en patrouille, de retrouver la pureté et la verte vitalité de la jungle, où la mort a un sens car elle fait partie du cycle ordonné au sein duquel elle advient, là, dans la quête de nourriture qui, sans passion, entraîne la destruction de la vie pour assurer son maintien. Il pensa au tigre qui avait tué Williams. La jungle et la mort étaient les seuls éléments propres de la guerre. »

On est loin, ici, des idéaux d'opérette d'une propagande s'ingéniant à trouver de nouveaux habits socialement acceptables et politiquement corrects au vieux métier de la mort. Bien loin des oxymores à la mode du genre « guerre humanitaire », dans *Retour à Matterhorn*, on marche dans les traces d'un jeune homme qui, au bout de 600 pages, finit par assumer totalement ce qu'il est devenu : tout au sommet de l'évolution humaine, un bel animal nerveux, entraîné à tuer. Avec la peur au ventre d'une bête traquée, malgré les armes automatiques, les canons amis, les bombardiers à réaction et les hélicoptères en appui, le soutien logistique de la première armée du monde. Doté d'une conscience, ça oui. Mais pas du loisir de l'agiter tel un joujou. A d'autres de décider de la justice du combat...

Matterhorn est le nom de code fictif d'une montagne située à la frontière du Laos. On est en 1968, avec les vrais, dans cette jungle vietnamienne où, quand on entend une troupe d'éléphants sauvages se déplacer dans la brousse, on fait donner l'artillerie, sait-on jamais, des fois que les Jaunes iraient utiliser ces sales bêtes comme appareils de manutention.

On pense à l'*Apocalypse Now* de Coppola. Mais le réalisme de Karl Marlantes le rapproche davantage du *Platoon* d'Oliver Stone. L'oppression humide et grouillante de cette



AFP PHOTO/NATIONAL ARCHIVES

Retour à Matterhorn, sis pendant la guerre du Vietnam, rappelle l'Apocalypse Now de Coppola avec le réalisme du Platoon d'Oliver Stone.

jungle où l'invisible ennemi fait presque figure de nuisance parmi d'autres, aux côtés des sangsues, des tigres mangeurs d'hommes et de l'ulcère tropical, est quelque chose qui nous happe dès les premières pages. En ce début de troisième millénaire, alors que les esprits littéraires que la guerre réussit encore à titiller, incapables de trouver la vérité humaine d'une frappe de drone, se tournent avec nostalgie vers les fabricants de culs-de-jatte et de manchots de la Grande Guerre, et maintenant que les aventures militaires de l'Occident sont devenues ces entreprises de police internationales teintées de boy-scoutisme, qui aurait pu prédire que le grand roman de guerre, aujourd'hui, dans la lignée des Mailer et des Hemingway, renaitrait des cendres du Vietnam ?

Avalé par la jungle

Au départ, un seul détail semblait pouvoir gâcher la sérénité de notre lecture : l'auteur, Marlantes, est un véritable héros. N'importe

quelle patrie, de gauche ou de droite, voudrait pouvoir mettre en avant des hommes comme ça. Il va de soi que le courage physique n'a aucun rapport avec la justesse politique de la cause. Des braves combattent du bord des forces de l'oppression, des lâches pour la liberté. Disons que Marlantes, lui, fait un peu chier... Il est juste un peu trop. Rien à voir avec toute cette chair à canon noire recrutée dans le ghetto. Né dans une petite ville de bûcherons de l'Oregon, il joue au football, va à Yale, fait son service chez les marines, puis décroche une bourse pour Oxford... Il aurait facilement pu y demeurer planqué, mais après un semestre, il choisit de servir son pays et son président bien partis pour s'enliser dans une absurde guerre néocoloniale en Asie. Il va en revenir avec un peu de shrapnel dans les fesses et tous ses morceaux, un syndrome de stress post-traumatique et un projet de livre pour s'en purger, avec devant lui une vie de famille et une carrière professionnelle internationale dans le domaine de l'énergie. *L'All American Boy*, je vous dis.

Sur la Toile, on peut lire la citation de la Navy Cross attribuée à notre homme, avec une poignée d'autres médailles, pendant son année au Vietnam. Le caractère autobiographique de *Retour à Matterhorn* s'en trouve confirmé et c'est une sorte de choc. Sans doute, on se savait déjà devant une histoire en partie vécue et en partie inventée, où chaque détail dégoulinant de précision semblait coller à la conscience, être vrai avec l'insistance d'une hallucination. (Marlantes ne pouvait avoir inventé, par exemple, ce marine qui se morfond pendant tout un chapitre avec une sangsue dans l'urètre). Comme lecteur, on s'était senti avalé par la jungle du livre et par le livre lui-même, par sa prose patiente et étale, aux mouvements péristaltiques presque étouffants, cet enchaînement de phrases sans respiration dont la vérité suintait comme du pus.

La Navy Cross nous oblige à penser à l'auteur d'une manière différente. Pour raconter, il faut survivre. Ce gars-là, comme son alter ego Mellas, a donc réellement mené des hommes à l'assaut d'une colline tenue par

l'APVN (Armée populaire du Vietnam du Nord) ? Il a vraiment cavale seul à travers un espace balayé par les tirs ennemis, puis réduit au silence quatre casemates à la grenade ? Et, gravement blessé, il a ensuite refusé d'abandonner ses hommes avant que la position ait été sécurisée ? Merde. Il y en a qui ont tout pour eux : la vie incroyable, et la fiction.

Construction

Mais Karl Marlantes est le premier à savoir que tout récit de combat est une construction. Il est assez divertissant de voir, dans son roman, la pensée positive des officiers planqués à l'arrière systématiquement gonfler les bilans des accrochages avec les Vietnams. On a tiré sur deux ou trois ombres, découvert une tache de sang. Dans les communiqués du lendemain, ça se traduit par « quatre morts confirmés, huit probables ». Cette douzaine de méchants communistes exterminés à peu de frais fait du bien à toute la hiérarchie ! La fiction, à la guerre, s'insinue ainsi un peu partout. Présence obsédante, la jungle, avec ses grouillements et ses destructions, ses intemporelles proliférations et son œuvre de mort, semble la seule réalité certaine. C'est la vie.

Marlantes excelle aux deux extrémités du tableau : sous les tentes de l'état-major où, dans l'abstraction de la bataille, se jouent la politique et la carrière, il peut nous montrer un commandant de bataillon prêt à risquer 200 existences pour un bénéfice personnel ; et au ras du terrain, où, le nez dans la boue, le simple troufion appréhende, loin des siens, cette tendre indifférence du monde que décrit Camus. Et que la guerre est la jungle, et vice-versa : « Il était fortement conscient du monde naturel. [...] Autour de lui, les montagnes et la jungle chuchotaient et remuaient, comme conscientes de sa présence, mais indifférentes. »

RETOUR À MATTERHORN

Karl Marlantes
Traduit de l'anglais par Suzy Borello
Calmann-Lévy
Paris, 2012, 603 pages

Puisqu'il faut bien vivre

GILLES ARCHAMBAULT

Pour beaucoup de lecteurs, un roman n'est bon à lire que s'il aborde un thème nettement défini et si les personnages qu'il met en scène sont tout d'un bloc. On trouve souvent dans ce genre de littérature des péripéties diverses, on est surpris, titillé, tenus en alerte.

Rien de tout cela dans *En ville* de Christian Oster. La banalité du titre cache toutefois une inquiétante obsession, celle du passage du temps, comme la ressentent consciemment ou non cinq contemporains vivant à Paris ces années-ci. Dans son précédent roman, *Rouler*, Oster avait écrit un roman du voyage. Ici, c'est plus modestement qu'on envisage l'évasion.

De ces êtres aux destinées somme toute modestes, le lecteur ne connaîtra de prime abord que le quotidien d'une banalité confondante. Ils se connaissent bien un peu, se devinent à l'occasion, ne cherchent pas tellement à aller plus loin. Le projet qui les réunit : aller en vacances ensemble, une fois de plus. Où ? Ils l'ignorent, l'Italie ou le Gers, à moins que ce ne soit la Camargue.

Jean apprend qu'il sera père sans en ressentir la moindre joie ou la plus légère appréhension. Il n'aime pas celle qu'il n'a fréquentée que poussé par l'ennui. Elle n'est d'ailleurs pas du voyage. Georges, qui sa compagne vient de larguer, s'amourache de Sam, agente immobilière aussi belle qu'instable. Paul et Louise ont décidé de se séparer. Ce qui ne les empêche pas de souhaiter se joindre à leurs copains. Quant à William, dont le tour de taille est inquiétant, il sera victime d'une embolie pulmonaire qui l'emportera.

La paternité indiffère Jean. Il accepte sans enthousiasme une situation qui l'embête. Pas question de renouer avec Roberta, qui au reste ne le souhaite pas non plus. Il tergiverse au sujet d'un appartement qu'il partagera un temps avec Georges. Risque-t-il d'être trop bruyant, cet appartement ? Le double fenêtrage le protégera-t-il contre le passage incessant des voitures sur la voie qui longe la Seine près de la Maison de la Radio ? Il y a aussi cette statue de la Liberté au milieu du fleuve et dont la contemplation imposée lui fait peur.

Si Jean cède à cette impul-

sion, c'est qu'il n'en a pas d'autres. À l'expérience, il se rend compte qu'à condition de ne pas trop regarder à la fenêtre le défilé constant de la circulation, en s'évitant même de s'en approcher, la vie est supportable. Que William meure ou que Georges, qui a souhaité partager avec lui l'appartement, aille cohabiter avec la trop belle Sam, il n'en a cure.

En réalité, rien ne semble toucher ce Jean. Qu'est la vie de couple pour lui ? On ne le sait pas. Il vient probablement d'atteindre la jeune soixantaine. Est-ce sûr ? Pas tellement. La mi-cinquantaine sûrement. La beauté des femmes ne l'émeut plus tellement. Même Sam dans toute sa splendeur le laisse un peu froid. Ce n'est que dans la toute dernière page du roman, dans le train qui emmène les amis au lieu de leurs vacances, qu'il se prend à dire à Louise assise près de lui : « J'attends un enfant d'une femme que je n'aime pas, et j'imagine parfois que toi et moi on vieillit ensemble. »

Vieillir ensemble, à peu près l'expression d'un soulagement. La passion n'existe plus, a-t-elle seulement existé ? Ne serait-il pas temps d'attendre ensemble l'arrivée de l'irréversible ? « Pardon, a fait Louise, qu'est-ce que tu viens de dire ? et on a entendu l'annonce de fermeture des portes. »

On s'en doute, ici, tout est dans l'écriture. Le Paris que décrit Christian Oster est vu de l'intérieur. Les lieux sont nommés, mais c'est bien la façon plutôt que les personnages, et surtout Jean, qui compte. La vision du monde est à coup sûr désenchantée, mais c'est l'humour qui lui donne vie. Oster table souvent sur la répétition des mots, des phrases et même de l'expression des sentiments pour instaurer un climat à la fois inquiet et d'une drôlerie dont la finesse n'est jamais absente.

C'est ainsi qu'un roman qui pourrait paraître léger, très « parisien » comme on dit encore, devient par la force de l'allusion, et donc de l'écriture, une méditation parfois amusée sur l'étrangeté de vivre dans une grande capitale au XXI^e siècle. Ou sur l'étrangeté de vivre tout simplement.

Collaborateur
Le Devoir

EN VILLE
Christian Oster
Éditions de l'Olivier
Paris, 2013, 174 pages

POÉSIE

Kim Doré au cœur du vivant

HUGUES CORRIVEAU

« **A**ccoudé [e] à la première fenêtre de vivre », Kim Doré regarde dedans, regarde dehors, et parle d'enfermement. Terrible, souvent, la poésie de Kim Doré, qui ne cherche la clarté que dans l'affrontement du pire, du terrible contraignant. Sort-on vivante du tombeau des rois ? se demandait en son temps une Anne Hébert ; est-on vivante dans le tombeau des jours ? semble toujours se demander une Kim Doré en alerte, inquiète, refrénée dans ses bonheurs précaires.

« Dans la cohue le miracle, mon unique avance sur les morts, les voix à toucher. Tous ceux qui pleurent, je prends, et ceux qui aiment, je prends plus fort », confie-t-elle. Guérir des épidémies comme des affections qui restreignent le cœur, qui empêchent l'effluve des amours proches. Elle insiste : « je suis malade : plîée en deux malade, le crâne fendu, avec tout le langage qui s'échappe au milieu. »

On parle, on voit, on vit. Par charité, dirait-on, à l'égard de soi-même, de ceux et celles auxquels on tient. Parce que... parce que c'est « un vieillard grandiose le cœur » qui cogne jusqu'à plus soif les hallalis, les alarmes. Charité, disais-je, parce qu'il y a la figure du don qui insiste chez cette poète, le don de soi, le don de vie, quelque chose d'un altruisme presque



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Kim Doré est coéditrice chez Poètes de brousse et vient de sortir son quatrième recueil, *In vivo*.

religieux, qui sauverait, quoique... Des doutes, un insidieux mélange d'espoir et de lucidité, un foisonnant tremblement de la pensée incertaine tremblent, constamment, au creux des poèmes.

Comment, en effet, s'affranchir du désespoir ? Car l'image récurrente de la peste revient hanter l'air ; les corps, les âmes, les jeux sont malades... Mais les verbes font procession et disent la voie à suivre : « recouvrir / encaisser / avan-

nés pour cet avenir qu'il faut bien affronter si on veut que cela dure : la pulsion du sang, la pulsation du cœur, l'effervescence des sentiments, « en un mot tout l'amour / et la guerre d'un coup ».

Collaborateur
Le Devoir

IN VIVO
Kim Doré
Poètes de Brousse
Montréal, 2012, 88 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Montréal-Madurai Express

CHRISTIAN DESMEULES

« **A**mis éléphants, me voici de retour au temps des images de mon enfance. » Professeur de littérature retraité de l'université, François Hébert atterrit à Mumbai et doit se rendre, avec sa femme, à un colloque sur la francophonie qui se tient à Madurai, ville du Tamil Nadu, dans le sud de l'Inde.

Entre les *Choses vues* et le *work in progress*, en un style décousu et fourre-tout, c'est une sorte de flux mental qui s'élabore sous nos yeux, où un narrateur un peu narquois et revenu de tout, très conscient de son écriture (« Je

biffe un paragraphe »), fait la part de ses impressions. Il met la dernière main à sa conférence, balaie des yeux les dieux de l'Inde et la pavé, passe en revue ses réflexions sur quelques œuvres québécoises qui parlent de l'Inde — de Yolande Villemaire à Louis Gauthier en passant par Yvon Rivard.

François Hébert nous dit sans cesse : d'autres écrivains sont passés ici avant moi (Pasinoli et Moravia, notamment), j'ai lu des livres, j'écris un récit de voyage. Par conséquent, et sans doute un peu malgré lui, l'auteur assemble un échafaudage fragile de mots qui n'arriveront jamais vraiment à hau-

teur d'hommes. En un sens, *De Mumbai à Madurai* est le récit d'un combat perdu d'avance.

Zapping « critique » des communications du colloque, réflexions sur l'exil — dans le cadre d'un aller-retour universitaire —, le livre se nourrit aussi d'un certain nombre de commentaires détachés sur le tourisme planétaire : « Pourquoi donc voyager si les souvenirs peuvent s'acheter avant le voyage, ou si l'aventure n'est conçue que pour s'en souvenir ? » Une résistance lourde face aux clichés du voyage qui s'accorde assez bien, somme toute, avec la « haine des images »

qu'entretient l'auteur. « Écrit-on des livres pour s'exiler de la vie, ou bien en écrit-on pour y retourner ? » Une question qui, à l'instar de plusieurs de celles qui affleurent dans ce petit livre, n'est malheureusement jamais creusée.

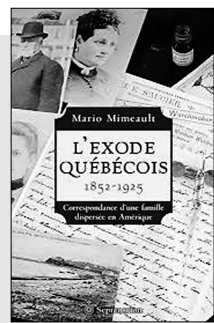
Un regard léger, des semelles de vent : *De Mumbai à Madurai* laisse bien peu d'empreintes.

Collaborateur
Le Devoir

DE MUMBAI À MADURAI
François Hébert
XYZ
Montréal, 2013, 132 pages

LIVRES

LA VITRINE

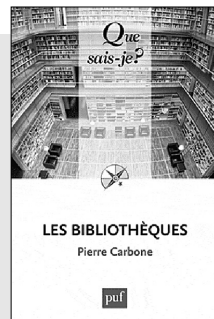


HISTOIRE

**L'EXODE QUÉBÉCOIS:
1852-1925**
Mario Mimeault
Septentrion
Québec, 2013, 443 pages

La préservation de la correspondance de la famille Lamontagne de Sainte-Anne-des-Monts tient du miracle. Entreposée dans un hangar à proximité de la mer, elle est partiellement emportée par une grande marée. Une autre portion est jetée dans une décharge publique. Ce qu'il en reste demeure l'une des plus importantes collections du genre en langue française. Dans *L'exode québécois*, Mario Mimeault analyse en profondeur ce fonds d'archives exceptionnel qui rassemble près de 2000 lettres échangées entre 1852 et 1925. L'ampleur du corpus s'explique par la dispersion de neuf des seize enfants de la famille à travers l'Amérique du Nord. Elle découle également de la production industrielle du papier à lettres et de la plume de fer qui favorisent les échanges épistolaires à compter des années 1860. La richesse de la correspondance permet à l'historien gaspésien de dépeindre les mœurs bourgeoises des enfants Lamontagne. L'auteur s'intéresse également au processus d'intégration des différents éléments de la fratrie en exil qui bénéficient de la solidarité de la diaspora canadienne-française, que ce soit en Colombie-Britannique ou en Nouvelle-Angleterre. Pour Mimeault, «*l'itinéraire des membres de la famille Lamontagne est le juste reflet d'une époque où de grands déplacements de population ont marqué la société nord-américaine*». En espérant que nos archives ne soient plus emportées par les flots.

Dave Noël

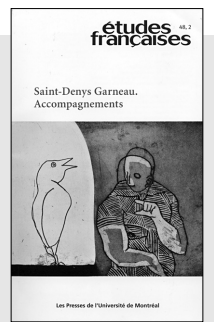


SYNTHÈSE

LES BIBLIOTHÈQUES
Pierre Carbone
PUF, «*Que sais-je ?*»
Paris, 2012, 127 pages

Comment donner plus d'accès aux connaissances, à l'information, à la culture? C'est la mission, depuis toujours, des bibliothèques, nées en Mésopotamie 3000 ans avant Jésus-Christ: de cette première collection, sauvée au British Museum, on traverse la magie bibliophile jusqu'à la vidéo, relayée par Internet, détrônant tels microfilms et autres technologies périmées. Que veulent les lecteurs d'aujourd'hui? Participer au monde de demain, à la liberté hors censure, pluraliste, accessible, à la grande communauté mondiale. Les bibliothèques en sont des acteurs, constituées de lieux, de sites, de réseaux accueillant le petit et le grand tirage, les médias, le numérique. Ses employés ont changé; ce sont des partenaires relayant les enseignants, les politiques, les lecteurs savants ou d'actualité, les éditeurs et les foires commerciales. Dans les établissements, qu'ils soient nationaux, universitaires ou municipaux, les bibliothèques ont diversifié leur action publique, l'ont démocratisée et légalisée. Si les quantités d'initiatives, ici recensées, ont des couleurs locales selon les pays, l'effort converge: soutenir l'éducation mondiale, avec son nombre d'étudiants qui double tous les 15 ans. Aussi sont-elles des partenaires discrets d'un mouvement coopératif qui, à le regarder de près et chiffres à l'appui, a tout d'une époustouflante révolution, transfrontalière et multinationale.

Guylaine Massoutre

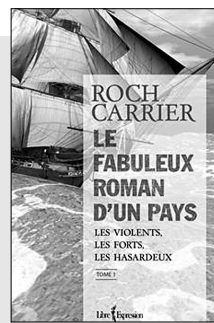


REVUE

**SAINT-DENYS GARNEAU
ACCOMPAGNEMENTS**
Revue Études françaises
Presses de l'Université de Montréal
Montréal, vol. 48, 2, 2012, 176 pages

C'était, le 13 juin dernier, le 100^e anniversaire de naissance du poète Hector de Saint-Denis-Garneau (SDG). *Regards et jeux dans l'espace*, unique recueil d'une trentaine de poèmes, passé inaperçu à sa sortie en 1937, sera finalement une des portes vers la modernité poétique du Québec. La revue *Études françaises* termine cette année commémorative en proposant dans son dernier numéro de courts essais ou des relectures sur SDG. Michel Biron dévoile et analyse quelques lettres inédites écrites par le poète. E. D. Blodgett pense la difficulté de traduire et de lire, vraiment, SDG en anglais. L'ironie et la voix dans l'écriture, la pratique du journal personnel et le malaise identitaire sont les autres thèmes abordés par Robert Melançon, Antoine Boisclair, Thomas Mainguy, François Dumont et Gilles Lapointe. Un panorama qui ouvre ces *Regards*.

Catherine Lalonde



HISTOIRE

**LE FABULEUX
ROMAN D'UN PAYS**
TOME 1: LES VIOLENTS,
LES FORTS, LES HASARDEUX
Roch Carrier
Libre Expression
Montréal, 2013, 200 pages

Le romancier Roch Carrier a toujours aimé l'histoire. Il n'est donc pas surprenant qu'il se lance, au soir de sa vie, dans la rédaction d'une histoire du Canada qui aurait des allures de roman. Dans le tome 1 de cette fresque annoncée, il couvre principalement la période qui va des explorations européennes en Amérique au XVI^e siècle aux affrontements entre les colonies française et anglaise qui assombrissent le XVII^e siècle américain. Les grands personnages politiques français, anglais, canadiens et amérindiens animent donc ce récit turbulent de nos origines qui ne parvient toutefois pas à accrocher le lecteur. Simple mise en narration un peu tuffée d'une trame chronologique traditionnelle, cette histoire du Canada, malgré ses multiples rebondissements, laisse le lecteur froid.

Louis Cornellier

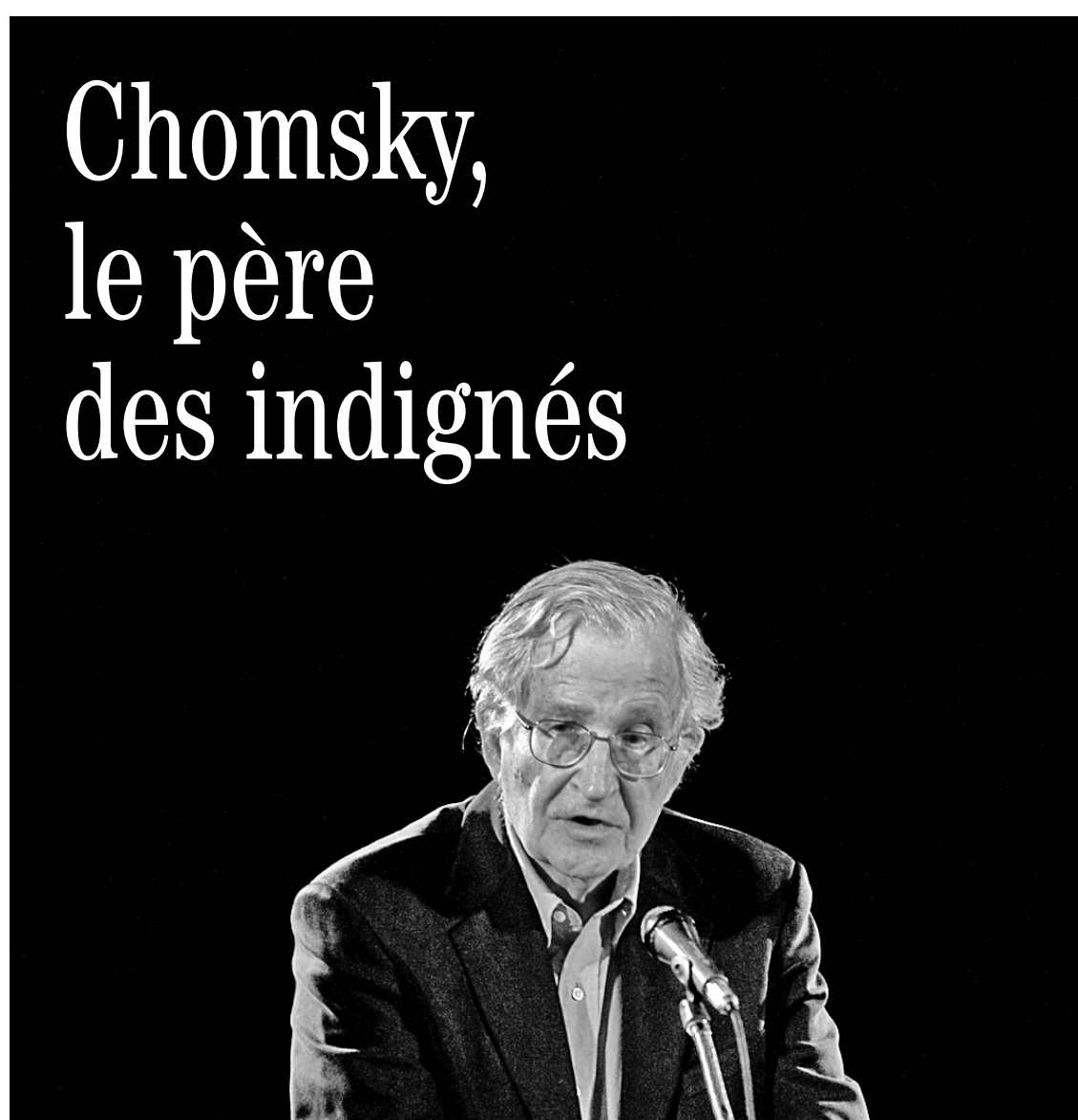
MICHEL LAPIERRE

Un militant d'Occupy Boston, l'un des nombreux rejets d'Occupy Wall Street (né en 2011), demande à Noam Chomsky, qui, figure mondiale du socialisme libertaire, soutient le mouvement dès ses débuts, s'il veut devenir «*le porte-parole de la volonté démocratique des États-Unis*». Ce dernier répond: «*Pourquoi vouloir absolument désigner un leader?*» Pour lui, la démocratie directe, non autoritaire, peut par l'autogestion subvertir en douce le capitalisme.

Il refuse, à bon droit, de s'en prétendre le chef, mais on devrait voir en lui le père invisible du mouvement spontanéiste. Celui-ci, dans son indignation contre le chômage postindustriel, met en pratique, sans nécessairement s'en rendre compte, les idées du penseur de l'anarchisme positif, rationnel et pacifique. L'essai *Occupy* de Chomsky, dont un admirateur belge, le physicien Jean Bricmont, préface l'édition française, en témoigne.

L'inépuisable intellectuel américain y affirme: le mouvement lancé à New York en 2011 «*constitue une première grande riposte populaire*» depuis le passage, dans les années 70, d'«*une économie de production*» à une phase de «*manipulations financières*». Ce changement correspond, explique-t-il, à la baisse de l'usage, par les multinationales, de la main-d'œuvre industrielle des États-Unis et des autres pays développés au profit de l'exploitation, à meilleur marché, de celle des pays émergents.

Par la netteté, la puissance dialectique, son interprétation du mouvement Occupy dépasse sans doute tout ce qui s'est dit jusqu'à ce jour. Chomsky précise: «*Aux États-Unis et dans le reste du monde, nous assistons à un soulèvement, à mon sens bien trop tardif, contre la politique néolibérale qui nous est imposée depuis trente ans.*»



RONALDO SCHEMIDT

Noam Chomsky affirme dans *Occupy* que le mouvement lancé à New York en 2011 «*constitue une première grande riposte populaire*» depuis le passage, dans les années 70, d'«*une économie de production*» à une phase de «*manipulations financières*».

Il a l'originalité d'inscrire le phénomène dans une continuité pleine d'espoir, en le comparant à des mouvements populaires des années 60, qui, eux aussi, hétéroclites et spontanés à l'origine, n'en ont pas moins porté leurs fruits. Les luttes pour l'émancipation des Noirs et des femmes ou contre la guerre du Vietnam n'ont-elles pas, comme Chomsky le rappelle, fait des États-Unis «*une nation plus civilisée aujourd'hui qu'ils ne l'étaient*» il y a 50 ans? La société américaine s'amé-

liore, lentement mais sûrement, à l'échelle locale où le mouvement Occupy a, par intuition, trouvé un tremplin. Reconnaisant l'économiste et politologue Gar Alperovitz, auteur d'*America Beyond Capitalism* (2004), comme le visionnaire de l'heure, l'essayiste trouve «*révolutionnaire*» que, «*dans l'Ohio et ailleurs, des centaines d'usines détenues par les travailleurs et par la communauté locale envisagent de passer à l'autogestion*». Anarchiste subtil, Chomsky

épure l'idée libérale d'une entreprise capitaliste ouverte à tout investisseur en remplaçant l'actionnariat inégalitaire par la propriété commune égalitaire. La pseudo-démocratie des plus riches s'y trouve subvertie par la démocratie de tous.

Collaborateur
Le Devoir

OCCUPY

Noam Chomsky
L'Herne
Paris, 2013, 120 pages

HÉBERT

SUITE DE LA PAGE F 1

piège de l'enflure interprétative (en dépit de quelques notes de bas de page guettées par la paraphrase). D'un commentaire avant tout factuel, précis, exact, qu'il s'agisse des dates, des circonstances de rédaction et de publication, des protecteurs, de la famille, des amis, des éditeurs (l'Arbre, Hurtubise HMH, le Seuil, Borel), voire des références religieuses, nombreuses chez Anne Hébert, et cela jusqu'à la fin. Au passage, l'édition critique éclaire les substantielles lectures ayant formé l'écrivain: Rimbaud, Baudelaire, Claudel, Mauriac, Proust, Saint-Denis Garneau, Colette, Virginia Woolf et tant d'autres. Elle montre les détours naïfs que cette œuvre a dû emprunter, par exemple pour se débarrasser de la religiosité mièvre de certains poèmes des débuts pour accéder à la force du mythe biblique. Elle montre les tâtonnements, les déchets, les embryons. Elle montre tout.

Le tri d'Anne Hébert

Tout? Presque, dès lors qu'un choix fut opéré dans les fragments inédits. Au premier chef, cette édition reprend *Les songes en équilibre*, recueil publié aux éditions de l'Arbre, en 1942, et qu'Anne Hébert, de son vivant, s'était toujours refusé à rééditer, jugeant sévèrement ses poèmes de jeunesse et leur naïveté. Même si l'édition critique de l'œuvre poétique ne pouvait faire l'économie de ce premier recueil, du reste déjà repris dans un tirage anniversaire limité, aux éditions HMH, en 2010, avec l'autorisation des ayants droit, la question demeure: que pèse la volonté de l'auteur une fois qu'il est mort? Dans sa quête d'exhaustivité, ce premier volume de l'édition critique ne s'en tient pas qu'aux *Songes*. Il reprend 25 poèmes publiés dans divers lieux et circonstances, et qu'Anne Hébert n'avait pas jugé bon d'insérer dans les recueils subséquents. A ce nombre, il ajoute 82 poèmes et 9 fragments inédits, soit un peu plus de la

moitié de l'œuvre poétique d'Anne Hébert publiée en recueil, celle-ci comptant 163 poèmes en tout. L'ajout est considérable.

Exhumés des archives, ces poèmes et ces fragments inédits furent rédigés entre 1942 et 1999. L'ensemble vient-il infléchir l'œuvre publiée? Plutôt, il montre la cohérence des obsessions, les ajustements de la voix, les variations sur le motif, la constance et l'alternance dans l'écriture de la poésie et celle de la prose. Il témoigne souvent du travail d'épuration effectué, dans les deuxième et troisième mouvements de l'inspiration, par une Anne Hébert qui n'ignorait pas quelle pente lyrique elle devait savoir remonter pour mieux s'y abandonner. Il met sous les yeux du lecteur des réussites dans l'attaque («*Que la terre arable est mince, la connaissance étroite, mesquine et puérile [...]*»), une sensualité vibrante («*Mon bien-aimé dort à mon flanc / comme un haut pin tombé [...]*»), ou fait entendre des accents poignants, comme dans le dernier poème écrit, qui témoigne d'un goût de vivre intact, même dans la

fragilité, une fois passé — et oublié — le premier vers aux airs de slogan publicitaire: «*Il fait sûrement beau quelque part*», écrit une vieille dame appelée Anne Hébert, au printemps 1999.

La décision de publier un ensemble aussi significatif d'inédits dans le cadre d'une édition critique se défend du point de vue de l'érudition. En outre, elle a le mérite de révéler quelques pépites au grand public lecteur, tout en lui donnant la mesure, à travers les scories, des exigences posées par une existence vouée à la poésie et à la littérature. Même si le bilan de l'initiative est somme toute positif, il rappelle que l'œuvre échappe à son auteur, qu'elle va son chemin, quelque soin qu'il ait mis à le baliser, a fortiori quand il s'agit d'une œuvre de l'importance de celle d'Anne Hébert. De ce fait, plusieurs fois vérifiable du vivant d'un écrivain, la mort fait une loi. Est-ce juste? Est-ce là trahir la volonté de l'auteur? L'histoire littéraire n'en finit pas d'accumuler les exemples comme autant de réponses possibles à la question. Au cours des pro-

chaines années, ce premier volume consacré à la poésie sera suivi de trois autres s'attachant aux romans, et d'un dernier regroupant les contes, les nouvelles, le théâtre et les proses diverses. Si la sobriété et la mesure demeurent au rendez-vous et se veulent, comme ici, au service de l'œuvre, les cinq volumes de cette édition critique devraient figurer dans la bibliothèque de chacun, comme un complément nécessaire aux éditions courantes. Anne Hébert n'est plus. Lisons et relisons-la. La voilà qui renaît.

Collaboratrice
Le DevoirŒUVRES COMPLÈTES
D'ANNE HÉBERT.

I. POÉSIE
Édition établie par Nathalie Watteyne
**SUIVI DE DIALOGUE SUR
LA TRADUCTION À
PROPOS DU TOMBEAU
DES ROIS**
Édition établie par Patricia Godbout
PUM, «*Bibliothèque du Nouveau Monde*»
Montréal, 2013, 738 pages

lettres québécoises

REVUE fondée en 1976

La revue de l'actualité littéraire

Roman
Traduction
POLAR
RÉCIT
Nouvelle
POÉSIE
Études
littéraires
CONTE
Actualité

La seule revue ENTièrement consacrée
à la LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE.

Abonnement papier et électronique:
www.lettresquebecoises.qc.ca
Suivez-nous sur Facebook

ESSAIS



LA PRESSE CANADIENNE/REX FEATURES

La folie de la maladie mentale



LOUIS CORNELIER

Le discours biopsychiatrique a gagné. Si vous affirmez, dans une soirée entre amis ou sur la place publique, que l'actuelle épidémie de dépression ou de trouble déficitaire de l'attention a peut-être plus des causes sociales que biologiques, vous passez, au mieux, pour un bouffon abonné à la provocation ou, au pire, pour un ignare sans-cœur. On vous répond alors, pour vous remettre dans le droit chemin, que les maladies mentales sont des maladies au même titre que le cancer, attribuables à des dysfonctionnements biologiques. « C'est, résume le philosophe J.-Claude St-Onge dans *Tous fous? L'influence de l'industrie pharmaceutique sur la psychiatrie*, ce qu'on appelle le modèle biomédical, version moderne d'une vieille idéologie, le déterminisme biologique. Tout passe et s'explique par le cerveau et, ultimement, par les gènes. Le cerveau est cassé. »

Cette thèse, pourtant, est loin d'être incontestable. On est probablement plus près de la vérité, explique St-Onge, quand on admet, comme plusieurs scientifiques commencent à le faire, que « les preuves des origines biologiques de la vaste majorité des troubles mentaux sont inconnues, voire inexistantes », et qu'il n'existe « aucune définition de la maladie mentale faisant consensus dans la communauté médicale ».

Mais d'où sortent, alors, tous ces dépressifs, ces anxieux, ces épuisés professionnels, ces enfants souffrant d'un déficit de l'attention? Nous assistons, constate St-Onge, à une « médicalisation de la détresse psychologique » qui fait l'impasse sur les considérations sociales. « En ciblant le cerveau, [l'approche biopsychiatrique] nous épargne la laborieuse recherche du rôle des facteurs sociaux et des conflits

intérieurs, sur lesquels insiste justement la psychanalyse, dans la détresse et la misère psychologiques et l'urgente nécessité d'apporter des correctifs aux institutions sociales, ce qui est plus exigeant que la prescription d'une pilule en 15 minutes », explique le philosophe, déjà auteur de deux solides essais (*Les dérives de l'industrie de la santé*, en 2006, et *L'envers de la pilule*, en 2008, tous deux chez Ecosociété) abordant de semblables questions.

Se tromper de cible

Il ne s'agit pas de nier la souffrance et la détresse des personnes ébranlées ou d'affirmer que les médicaments sont toujours contre-indiqués ou inutiles. Il s'agit plutôt de reconnaître que, souvent, « en médicalisant le mal de vivre, les problèmes existentiels ou les conflits intérieurs, on se trompe de cible et de niveau d'intervention », précise St-Onge. La psychiatrie diagnostique, en effet, « ne tient pas compte du fait que certaines réactions sont prévisibles et attendues lorsqu'elles surviennent dans un contexte où la personne réagit à des facteurs de stress environnementaux, de sorte que les émotions sont transformées en symptômes ou en maladies ».

Or, le fait de constater que « c'est avant tout de vivre au bas de l'échelle qui rend malade », que les plus pauvres sont plus vulnérables aux psychoses et à la dépression que les plus riches, que « la grande majorité des patients frappés d'un trouble psychiatrique [la schizophrénie, ici] ont été victimes d'abus sexuel ou physique », devrait nous mettre la puce à l'oreille et nous inciter à la prudence quant à l'hypothèse d'un déséquilibre chimique du cerveau strictement attribuable à des facteurs internes. Dans bien des cas, ce diagnostic est arbitraire et contestable, suggère St-Onge.

Deux raisons expliqueraient notre aveuglement collectif à cet égard. La thèse biopsychiatrique est, d'une certaine façon, une solution de facilité. Elle nous conforte dans notre fatalisme et justifie notre déresponsabilisation individuelle

« Les preuves des origines biologiques de la vaste majorité des troubles mentaux sont inconnues, voire inexistantes [...] aucune définition de la maladie mentale faisant consensus dans la communauté médicale »

Tous fous? L'influence de l'industrie pharmaceutique sur la psychiatrie

et collective quant aux facteurs sociaux et existentiels en cause dans cette épidémie de maladie mentale. St-Onge évoque cette première raison au passage, mais se concentre surtout sur la seconde: la propagande de l'industrie pharmaceutique, à l'origine, pour des motifs financiers évidents, de toute cette médicalisation abusive de l'existence.

Une logique inversée

Le fameux DSM, qu'on appelle la « bible des psychiatres », contenait, dans sa première édition (1952), la description de 60 troubles mentaux. Dans sa quatrième édition (1994), 400 de ces troubles étaient répertoriés. L'édition annoncée pour cette année devrait battre ce record.

L'idée est simple. « Le passage de la normalité à la maladie », explique St-Onge, se fait en élargissant les critères de la maladie, en inventant des pathologies, en proposant des traitements médicamenteux à celles et ceux qui ont des problèmes mineurs [...], en médicalisant les phases courantes de l'existence et en transformant les problèmes sociaux et existentiels en problèmes médicaux. » Notons, au passage, qu'« approximativement 68% des membres du groupe de travail sur le DSM-5 ont des liens financiers avec l'industrie ». La logique médicale et pharmacologique est désormais inversée. « Nous avons des maladies pour lesquelles il fallait trouver des pilules, résume St-Onge. Maintenant, nous avons des pilules pour lesquelles il faut trouver

des maladies. »

Or ces pilules sont loin d'être toujours efficaces, ont de lourds effets secondaires (comme le montre le journaliste Guy Hugnet dans *Psychotropes: l'enquête*, L'Archipel, 2012), sont mises en marché sur la base d'études pleines de biais et menées par l'industrie pharmaceutique elle-même qui mériterait, selon St-Onge, « la palme d'or de l'industrie la plus corrompue aux États-Unis ». Chez nos voisins du Sud, en effet, cette industrie a été condamnée pour surfacturation auprès des programmes gouvernementaux, pour promotion illégale de médicaments, pour évasion fiscale et pour quelques autres manœuvres tout aussi illicites. L'enquête d'un sénateur américain, note aussi St-Onge, « a mis au jour le caractère endémique des conflits d'intérêts en psychiatrie ».

Très fouillée, l'argumentation que développe St-Onge dans cet essai décapant devrait nous forcer, collectivement, à réévaluer notre conception de la maladie mentale, de ses causes et des manières de la traiter. Pour comprendre l'épidémie actuelle de dépression, d'anxiété et de stress, la sociologie est au moins aussi utile, sinon plus, que la psychiatrie.

louisco@sympatico.ca

TOUS FOUS?
L'INFLUENCE DE L'INDUSTRIE PHARMACEUTIQUE SUR LA PSYCHIATRIE
J.-Claude St-Onge
Écosociété
Montréal, 2013, 276 pages

Hachette au Québec: un mal pour un bien?

PAUL BENNETT

Un beau jour d'octobre 1952, un dénommé Max Teyssou, attaché à la direction chez Hachette, débarque pour la première fois à Montréal. Il est envoyé en éclaireur par la plus grande entreprise d'exportation du livre français à l'étranger pour prospecter le marché québécois et préparer l'arrivée, l'année suivante, du Livre de Poche, qui servira à Hachette de véritable cheval de Troie pour investir la fragile forteresse québécoise.

Découvrant au Québec un marché du livre qu'il qualifiera lui-même d'« absolument chaotique », Teyssou reviendra à six reprises à Montréal entre 1952 et 1960 afin de consolider ici l'implantation de ce qu'en France on appelle la « pieuvre verte », en référence à la couleur des kiosques de gare et des camions de livraison qui ont assuré au début du XX^e siècle l'hégémonie de la Librairie Hachette sur la distribution et la diffusion du livre et des périodiques en France.

Dans *La pieuvre verte*, l'historien Frédéric Brisson raconte pour la première fois, dans le détail et sans parti pris polémique, l'histoire agitée de l'implantation de la multinationale française au Québec, accusée, surtout dans les années 1960-1970, de « colonialisme culturel » au détriment des éditeurs, libraires et distributeurs locaux.

La présence tentaculaire de Hachette au Québec n'était pourtant ni une première ni une dernière: au début du XX^e siècle, la Librairie Beauchemin avait bâti un véritable empire grâce à ses activités de grossiste, de libraire, d'éditeur scolaire et d'imprimeur; 100 ans plus tard, Québecor Media s'imposera à son tour grâce à l'intégration verticale de toutes ses filiales. Hachette aura cependant eu le tort d'être une entreprise étrangère, dont les représentants de deuxième zone parachutés de Paris avaient le don de s'aliéner les milieux québécois du livre.

Max Teyssou avait pourtant prévenu ses patrons dès 1952 de « ne jamais envoyer un Français à demeure au Canada ». Lui-même aura pu imposer au tout début un représentant permanent québécois à Montréal. Mais cela ne dura pas. Il faudra ensuite atten-

dre... 1993 avant qu'un Québécois, Christian Chevrier, prenne les commandes de Hachette au Canada.

La mise en garde prophétique de Teyssou n'est qu'un des milliers de documents inédits que Brisson a exhumés sous les deux kilomètres d'archives de la Librairie Hachette conservés à l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine à Caen. Un travail de longue haleine qui lui a permis de reconstituer avec rigueur tout le parcours de Hachette au Québec, mais aussi de remettre les pendules à l'heure. Car la domination de Hachette n'a pas eu que des effets pervers, bien réels, sur l'industrie québécoise du livre; elle a aussi généré des effets bénéfiques, que l'on a eu tendance à taire ou à négliger.

Certes, sans l'adoption en 1979 de la Loi sur les entreprises québécoises dans le domaine du livre, pilotée sans faille par le ministre des Affaires culturelles Denis Vaugeois, la pieuvre serait sans doute devenue une hydre. Mais l'expansion de Hachette au Québec a aussi forcé les milieux québécois du livre à adopter des méthodes de gestion modernes calquées sur le modèle français, comme l'office ou la distribution en exclusivité des titres aux libraires, qui ont favorisé selon Brisson « une distribution plus efficace et une accessibilité pour le public à un plus large éventail de titres ».

Reconnaître les « bons côtés » de l'aventure Hachette au Québec n'enlève aucun mérite aux batailles menées, surtout entre 1968 et 1972, par les éditeurs Jacques Hébert et Pierre Tisseyre, entre autres contre la « menace étrangère » que représentait effectivement la multinationale à l'époque.

Rigoureux mais jamais aride, l'ouvrage de Frédéric Brisson permet surtout de jeter un regard rétrospectif équilibré sur une époque trouble de l'industrie du livre au Québec. Une leçon à méditer!

Collaborateur
Le Devoir

LA PIEUVRE VERTE
HACHETTE ET LE QUÉBEC
DEPUIS 1950
Frédéric Brisson
Leméac
Montréal, 2012, 236 pages

Tocqueville en Chine

L'ancien régime et la révolution d'Alexis de Tocqueville est devenu au cours des trois derniers mois un vrai best-seller en Chine. Cet ouvrage de 1856, dont il existe une pléthore d'éditions chinoises, s'écoule par piles entières dans les librairies. Cet extraordinaire phénomène d'édition tient au fait que beaucoup de Chinois considèrent, assez singulièrement, que Tocqueville apporte une clé permettant de comprendre la Chine. La dissidence et une partie de l'intelligentsia se sont em-

parées de Tocqueville pour forger des arguments en faveur d'une réforme politique. L'hebdomadaire réformiste *Nanfang* se délecte à cet exercice d'exégèse: « Dans un pays qui a une longue tradition despotique, la révolution est difficile à éviter sans réforme. Mais ce n'est pas parce que des réformes sont entamées qu'il n'y aura pas de révolution. Cependant, sans réforme, la situation empire, et il n'y a qu'avec des réformes appropriées que le peuple a des chances de devenir libre. »

Libération

Apprivoiser l'accouchement

C'est la bible de la future maman. Publié pour la première fois il y a plus de 20 ans, *Une naissance heureuse* (Fides) vient d'être réédité dans un format visuellement plus attrayant et enrichi de contenus mis à jour. Isabelle Brabant, sage-femme de plus de 30 ans d'expérience, y livre sa « philosophie » du devenir maman, abordant avec une grande humanité les étapes de la grossesse et, surtout, de l'accouchement. Elle donne les

moyens à la future mère de se réapproprier ce moment de grande intensité, soumis aux diktats de protocoles hospitaliers parfois injustifiés. Son livre aborde les préparatifs pour le jour J, prodigue des conseils sur l'accompagnement de la femme pendant le travail et des astuces pour mieux vivre la douleur. En ce sens, il se démarque du guide publié par le gouvernement, plus pratico-pratique et axé sur le bien-être et les soins à prodiguer, à l'enfant comme à la mère.

Le Devoir

EN TERRAIN MINÉ
Correspondance en temps de guerre
Roxanne Bouchard et Patrick Kégle
v1b éditeur

**ROXANNE BOUCHARD
PATRICK KÉGLE**

Une romancière, un soldat, et leurs mots comme cessez-le-feu

Livre disponible en version numérique
v1b éditeur
Une société de Québecor Média
éditionsv1b.com